

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon

Le Monde

Les Harkis porte au sommet l'art de l'esquisse sur un sujet infiniment complexe, la fin de la guerre d'Algérie

Présentée à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, en mai, cette tragédie se concentre sur les années 1959-1962, lorsque les harkis, ces Algériens ayant combattu aux côtés de l'armée française, comprennent que l'Etat français ne tiendra pas ses promesses d'assurer leur sécurité, une fois le camp levé, notamment en les rapatriant en France – les abandonnant avec leurs familles aux représailles des Algériens du Front de libération nationale (FLN). Après *La Trahison* (2005), chronique de la désillusion d'un lieutenant français pendant la guerre d'Algérie, **Philippe Faucon revisite ce conflit peu documenté au cinéma.**

Philippe Faucon chasse le film de guerre pour mieux en faire ressentir les odeurs : de poudre lorsqu'un instructeur, interprété par Omar Boulakirba, initie sommairement au tir de jeunes paysans qui n'ont jamais tenu que la pioche; de sang lorsque l'un des harkis finira égorgé – hors champ, sans effets de manche. C'est aux comédiens, algériens et marocains (Mohamed Mouffok, Amine Zorgane...), véritables blocs de silence, dont il faut saluer la performance, qu'il revient de porter cette douleur muette des harkis. Il faudra attendre un certain temps avant que l'un des protagonistes finisse par lâcher un « *Vive l'Algérie !* ».

Les jeunes hommes s'enrôlent dans l'armée pour des raisons diverses, et pas seulement par conviction profrançaise, nous dit Faucon, dont l'œuvre, une chronique de l'exclusion sociale, est traversée par un souci constant de précision et de justesse. Dans *Les Harkis*, il y a ce paysan endetté, qui, la mort dans l'âme, dit au revoir à sa femme et à son fils, endossant l'uniforme kaki par nécessité économique. Il va se « blinder » pour tenir, conscient d'être devenu un traître aux yeux du FLN.

Dans l'armée française, il y a aussi ce garçon qui va prendre la relève de son frère mort, jusqu'à récupérer son fusil. Une simple image, la remise de l'arme, fait ressentir l'horreur de n'être qu'un numéro. Théo Cholbi incarne avec un bel entêtement l'un de ces lieutenants qui ne supportaient plus de devoir mentir à leurs hommes, alors que la rumeur de discussions entre le gouvernement français et des émissaires du FLN se répandait. Il finira par désobéir, son angoisse irradiant tout le récit. On ne serait pas étonné que ce film, et sa **succession de tableaux à vif** soient un jour adaptés sous forme d'un roman graphique.

Clarisse Fabre

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon



Avec pédagogie et rigueur, Philippe Faucon rend hommage à ces oubliés de l'Histoire. Un film loin du spectaculaire, qui met en scène la complexité des situations et des destins.

Les harkis sont oubliés de l'Histoire, celle avec une grande hache et celle du cinéma. Philippe Faucon, déjà auteur de *La Trahison*, continue de combler cette lacune avec *Les Harkis*, présenté au dernier Festival de Cannes dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs. Il fait preuve de pédagogie et de rigueur, rappelant d'abord la définition du mot. « *Harki : supplétif algérien de l'armée française pendant la guerre d'indépendance algérienne (1954-1962), membre d'une unité appelée harka (mot arabe signifiant « mouvement »).* » La chronologie des événements est clairement établie. Le film commence en septembre 1959, quand le général de Gaulle évoque pour la première fois le principe de l'autodétermination. Il s'achève en 1962, avec la signature du cessez-le-feu.

Le film s'ouvre sur un panier déposé devant la porte d'une maison. Il contient une tête décapitée d'un harki. Une mère pleure son fils. Le Front de libération nationale (FLN) assassine les traîtres et leurs proches. L'armée française use aussi de la violence. Le fellagha Krimou est torturé avant de parler et de rallier le commando. Après une formation rudimentaire au maniement des armes, il devient l'un des membres les plus zélés de l'unité placée sous le commandement du lieutenant Pascal. *Les Harkis* est un film de patrouille âpre, antispectaculaire (plans fixes, absence de musique). Pour économe qu'il soit, **le trait est vif.**

Salah, Kaddour et les autres Algériens ont quitté leur village et leur famille pour combattre aux côtés de la France sont des taiseux. Faucon se passe de grand discours pour faire entendre leur voix. Il met en scène l'inexorable abandon de l'Etat français à mesure que l'indépendance devient inéluctable. « *Les terroristes ont amené le malheur dans votre pays, la France a besoin de vous* », prononce un militaire face à ces hommes qui viennent de s'engager, par conviction ou pour toucher une prime d'engagement qui permettra à leur famille de ne pas mourir de faim. Le mensonge, ou du moins la duplicité de la France perdure quand la rumeur de pourparlers entre de Gaulle et le FLN parient jusqu'aux harkis.

Après les accords d'Evian, de Gaulle exclut le rapatriement des harkis en métropole. Ceux qui réussissent à fuir grâce à des filières clandestines et à trouver refuge en France seront durant des décennies des citoyens de seconde zone. Faute de recensement, le nombre de victimes est impossible à chiffrer avec précision. Entre 35 000 et 80 000 harkis ont trouvé la mort pour avoir choisi la France.

Etienne Sorin

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon



Une fine combinaison entre une forme extrêmement dépouillée et une colère rentrée, celle de la vive conviction de l'injustice

C'est une vieille rengaine : l'histoire est-elle affaire de point de vue ? Cette question, que l'on a trop entendue lors de la dernière élection présidentielle, traverse le nouveau film de Philippe Faucon, qui parle d'hier et d'aujourd'hui. *Les Harkis* fait le récit de ces Algériens engagés auprès de l'armée française durant la guerre d'Algérie, abandonnés et sacrifiés une fois le conflit terminé.

Suivant la traversée d'un petit escadron dans les montagnes algériennes, aplat au ton ocre et décor quasi unique, ce huis clos à ciel ouvert, qui s'étale sur plusieurs années, est rythmé par l'affichage de cartons journaliers venant signifier la progression lente de la troupe. Dans ce cheminement sans réelle destination, ce sont les tempêtes intérieures de ces hommes, traîtres ou patriotes, convaincus ou forcés de défendre la France, qui résonnent et gonflent à mesure que l'espoir d'un rapatriement et d'une protection pour eux et leurs familles se dissipe.

Aux dilemmes et crises schizoéphréniques, le cinéma de Philippe Faucon donne une réponse ferme, nous disant que ni l'identité, ni la place, ni le rang, rien de ce qui constitue l'homme en tant qu'individu ne peut justifier quelque divergence de point de vue sur une histoire invariable. Toute la singularité et la force politique de son œuvre résident dans cette persistance d'affirmation.

Ce principe d'équilibrage constant se retrouve jusque dans la composition de ce film choral, où chaque personnage existe individuellement et collectivement. **Il y a indéniablement, dans ce qu'on aurait tort de réduire à de la modestie, une intelligence sensible du monde, et une connaissance profonde des rapports humains.**

Marilou Duponchel

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon



Un moment de l'histoire française rarement abordé avec tant de retenue et d'intelligence

Le cinéma de Philippe Faucon s'est toujours arrimé à des figures invisibilisées, notamment des populations immigrées, ceux à qui l'on ne donne pas la parole ou les indiscernables. Dans *Les Harkis*, à la fois documenté et intime, Faucon revient sur un pan de la guerre coloniale laissé dans l'ombre. Comment les harkis - les supplétifs algériens de l'armée française – ont aidé la France avant d'être peu à peu dépossédés, puis piégés par celle-ci ? Le film, sorte de carnet historique dépouillé, commence en septembre 1959 et va jusqu'au cessez-le-feu et aux accords d'Evian clamant l'indépendance de l'Algérie en 1962. Il y a la volonté de faire Histoire en racontant les trois dernières années de la guerre d'indépendance.

Souvent dans le long métrage, le cinéaste fait de l'arrière-plan, son premier plan. Tout d'abord, il y a les paysages algériens, même s'ils se dessinent au second plan ; l'aridité, la chaleur et le harcèlement prennent le pas sur les actions. Tout ce qui est en retrait est essentiel. Les personnages se retrouvent ainsi « écrasés » par une nature désertique, des pins, des cyprès et un soleil inamical. Il est question de montrer les hommes, malgré leur petitesse dans les bordures du cadre. Faucon agit en pointilliste pour faire émerger du groupe une certaine humanité.

Malgré un récit elliptique et succin, à l'élégance discrète, la réalisation s'avère d'une étonnante précision.

Les harkis sont toujours en déplacement. Que ce soit à pied, dans des cargaisons motorisées, d'un village à un autre pour débusquer l'ennemi souvent invisible. Une grande partie du long métrage s'attache à filmer les circulations, les gestes, les habitudes, et l'ennui lié aux différentes attentes. Faucon fait ainsi des petits riens les grands touts. Ce trouble, né de la friction entre la fixité et le mouvement, tient dans ce dispositif filmique qui accroche, ancre sa caméra pour former des tableaux et mieux étudier les humeurs, les désillusions, distinguer les variations, appréhender une certaine complexité à l'œuvre.

Dans ses dernières séquences, *Les Harkis* devient presque un film d'évasion, où il est question d'être progressivement devenu une anomalie sur ses propres terres, puis de quitter un territoire devenu hostile ; mais pour rejoindre un autre espace très certainement tout aussi excluant, à savoir une France désinvestie. On favorise la sobriété aux effets trépidants à suspense, mais dans cette singularité réside la tension tragique d'un moment de l'histoire française, rarement abordé avec tant de retenue et d'intelligence. **Il fallait cette modestie pour capturer des vérités enfouies qui se doivent d'être exhumées.**

William Le Personnic

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon

CAHIERS
DU
CINEMA

**Avec un subtil art de la touche, Faucon fait voir le passé en face et en facettes.
Cinéma précieux, qui, à la flamboyance, préfère la clarté.**

De 1959 à 1962, les dates qui ponctuent le récit inscrivent un souci de rapporter les trajectoires des personnages à un contexte, mais Faucon échappe d'aborder à la lourdeur du film-dossier par la multiplication des perspectives. L'opération est au cœur d'un échange nocturne entre le lieutenant Pascal et deux harkis qui composent son unité. Interrogé sur la raison de son engagement, Mehdi décrit les violences des fellaghas envers sa famille, tandis que Salah s'étonne de la question du lieutenant en avançant qu'il ne pourra jamais se mettre à sa place : lui, le Blanc, aura toujours peur, seul au milieu d'Arabes, et eux auront peur de lui et de son uniforme. « *Mais puisque tu portes le même uniforme, ils te craindront aussi.* »

Toute l'écriture du film est ainsi conçue pour faire valoir à travers ses personnages un feuilleté de positions irréductibles. Dix-sept ans après *La Trahison*, Faucon s'intéresse toujours à l'écartèlement des communautés, et l'on pourrait même dire que le récit procède par addition de divisions, faisant apparaître de séquence en séquence des fractures tant au sein des familles qu'au sein du peuple algérien ou de l'armée. Dans sa fragmentation, entre personnages, entre groupes, la structure manifeste ainsi directement une intelligence de l'histoire et parvient à rendre compte de la complexité d'une situation où le rapport de colonisation se double d'une guerre civile.

Faucon analyse sans réduire, clarifie sans simplifier. Cette visée implique une économie stylistique qui s'accorde à un régime d'affect et de questions : le cinéaste lève sciemment son pinceau avant que le trait ne dévie vers un niveau contraire à l'appréhension historique, vers les tréfonds de la psychologie ou de la morale. Mais sans sacrifier pour autant l'incarnation. Quelle que soit leur condition sociale, Faucon a toujours pris soin de mettre des paroles articulées dans la bouche de ses protagonistes, signe d'une dignité et d'une capacité partagée.

Ce parti pris du logos peut produire une forme de distanciation, mais elle confère aussi une épaisseur aux figures. Dans son rapport de séquences courtes, à hauteur d'hommes, *Les Harkis* tisse un réseau serré où la distinction entre personnages (et acteurs) principaux et secondaires s'abolit. Alliée à une mise en scène qui sait se faire mise en présence, cette égalité face au récit fait advenir l'émotion : dans des visages exprimant une pensée, recevant un discours, corps retenus mais comme tendus sur le fil d'une situation qui les traverse, les écarte et les relie...

Romain Lefebvre

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon

PREMIERE

Philippe Faucon s'en va-t-en guerre [d'Algérie] et raconte huit ans de conflit dans un film à la fois très rageur et très pédago. Mais surtout très fort.

Il est toujours compliqué de s'attaquer à un sujet aussi violent (entre autres raisons : violent parce qu'occulté pendant des décennies) que la guerre d'Algérie. Mais est-ce qu'au fond, ce sujet n'affleure pas dans presque toute la filmo de Philippe Faucon? Le cinéaste des combats clandestins que rejouent sans cesse les mémoires et les identités (on dirait à Hollywood, pour faire court et gagner des Oscars : des « *untold stories* ») s'était en effet déjà frotté à la chose avec le faussement minimaliste *La Trahison* en 2006.

Ici, quand *Les Harkis* commence, quatre ans de guerre sont déjà passés et Faucon travaille un grand récit plus vaste dans l'ellipse, en comprimant le temps long dans un format ultra court (82 minutes, autant dire que rien n'est superflu). Encore une fois, c'est faussement minimaliste, et **le résultat est impressionnant. D'abord par sa pédagogie (la simple exposition des faits) mais surtout par sa colère, qui anime tout ce qu'il se passe à l'écran.**

Celle des forces coloniales et des Harkis trahis par elles, un peu comme si le cinéaste avait réussi à canaliser et comprimer la puissance colérique du *Indigènes* de Rachid Bouchareb en le débarrassant des facilités du film de guerre. *Les Harkis* montre frontalement les tortures, les combats, les trahisons d'une guerre que l'on qualifiait autrefois de « conflit de basse intensité ». Tout l'inverse de ce qu'il s'est passé – et tout l'inverse du film, en somme.

Sylvestre Picard

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Philippe Faucon réalise un grand film sur les soldats algériens qui se battirent pour la France et que tout le monde voudrait oublier. Sans jugements ni concessions.

Film court sur une guerre longue, titre générique et fort de l'être pour un conflit qui fut souvent qualifié de « guerre sans nom », **Les Harkis de Philippe Faucon s'impose peut-être comme son chef-d'œuvre**. Des dates suivies de scènes sans fioritures, d'une épure implacable, dressent l'itinéraire de quelques paysans algériens, engagés aux côtés de la France pour de multiples raisons où le nationalisme et la politique ont finalement peu de place.

Monde agraire vivant au jour le jour, ses membres vont où ils peuvent, et où les circonstances et les besoins les mènent, quand ils ne sont pas engagés malgré eux. Leurs familles deviennent les parias du village à mesure que les horreurs s'accumulent, et que le FLN s'impose. Quant à ceux de ce FLN qu'on capture, qu'on torture et qu'on retourne, ils deviennent les plus implacables ennemis de leurs anciens compagnons de résistance à l'occupation française.

Quelle est la place du cinéma de fiction dans cette histoire est une question implicite à chaque plan. La sobriété de la direction d'acteur, les plans au ras du sol et du ciel d'Algérie, l'humilité qui consiste à limiter les scènes de combats pour se concentrer sur le « presque rien » comme écrivait Jankélévitch – l'ennui, les discussions où se créent autant de complicité que de fossés –, distillent une forme d'œuvre éthique sur une période saturée de ses blessures, rendant souvent son évocation irrespirable pour tous les camps, même aujourd'hui.

Soixante ans après la fin de ce conflit, presque cinquante ans après la loi sur le regroupement familial qui vit un grand nombre d'algériens s'installer en France à la stupeur des harkis et des pieds noirs, **ce film devrait être projeté dans les collèges et les lycées. Il n'accuse personne en particulier, n'épargne aucun coupable, ne prend le parti d'aucun protagoniste**, ne cache pas la torture, ne cache pas le mépris raciste d'un officier ni l'amour désespéré d'un autre pour ses troupes, ses harkis. Des hommes contre d'autres hommes, des choix qui se révèlent tragiques, des trahisons, la vie, la guerre.

Evidemment, la biographie de Philippe Faucon est intimement liée à son sujet, mais cela ne suffit pas à expliquer la beauté des *Harkis*, **un modèle de cinéma historique. Il y faut le croisement de la passion vigilante, méticuleuse pour ce sujet et de celle du cinéma**, une double appartenance qui ne met pas l'un au service des idéologies comme le féminisme, l'écologie ou le décolonialisme, la rigueur des *Harkis*, fruit d'une évidente maturation, est franchement salutaire.

Jean-Noël Orenge

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon



Philippe Faucon repart au combat contre les amnésies de l'Histoire dans un film court et puissant

Pendant la guerre qui opposait leur pays et la France, certains Algériens, appelés harkis, ont choisi, par conviction ou par dépit, de combattre auprès des Français. Ce sont ces soldats que filme Philippe Faucon, cinéaste des sujets difficiles – notamment l'intégration ou la radicalisation... –, avec le naturalisme qu'on lui connaît, ce cinéma à l'os, dégraissé de tout lyrisme, de toutes paroles superficielles.

Ce n'est pas pour autant qu'il n'y a pas de romanesque. Au contraire, quand ses Harkis comprennent que la France a entamé des pourparlers avec le FLN, et qu'ils risquent d'être abandonnés, les enjeux se complexifient et la clarté du dispositif narratif garantit à la démonstration d'être implacable. Se cristallisent à l'écran les relations complexes qu'ont toujours entretenues et qu'entreprendront probablement toujours les deux pays, avec toute la rancœur et la défiance que cela suggère.

Par le récit d'un bataillon de soldats qui combattent, tuent, doutent et de leur lieutenant qui déchanse, Faucon regarde sa France dans les yeux et rappelle la place singulière, sensible et symbolique que les Harkis ont dans notre Histoire. **Un cinéma qui reconstitue, déconstruit et procède aux examens de conscience que certains ne veulent pas faire.** Sous le récit factuel, dépsychologisé, bouillonne un constat sans appel sur le colonialisme et les méthodes brutales avec lesquelles on le perpétue.

Rose Piccini

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon

L'OBS

La guerre d'Algérie, face honteuse de la France : l'abandon des harkis a été une félonie qui souille la République. Philippe Faucon (« La Trahison », « Fatima ») suit le destin de plusieurs Algériens qui se joignent à l'armée française, par conviction, illusion, ou nécessité. En scènes simples, sans effets, le cinéaste montre la torture, la confiscation des armes, la stupéfaction des soldats trahis, les exactions du FLN après les accords d'Evian, et nous fait partager la détresse de ces hommes abandonnés (souvent à contrecœur) par leurs officiers. **Puissance des images, regard politique (mais jamais manichéen), film terrible dans son austérité : un grand moment de cinéma.**

François Forestier

Le Journal du Dimanche

En 1959, quatre ans après le début de la guerre d'indépendance de leur pays, des Algériens acceptent, pour des raisons diverses, de se battre pour la France en devenant harkis au sein de l'armée française... mettant en danger la vie de leurs familles. **Philippe Faucon a le courage de s'emparer d'un des volets douloureux de notre histoire pour tenter de dire une vérité difficile, encore aujourd'hui, à entendre** : en filmant des destins différents, en montrant la violence dans les deux camps, en suivant ses protagonistes à hauteur d'homme, **le réalisateur réussit à expliquer une réalité complexe et à donner chair aux « invisibles ».**

Baptiste Thion

Les Harkis

Un film de Philippe Faucon



Un indispensable devoir de mémoire, un film éclairant

Familier de l'Algérie et des Algériens, le réalisateur Philippe Faucon s'intéresse dans son nouveau film de fiction aux harkis, ces Algériens qui avaient choisi le camp de la France lors de la guerre d'indépendance qui s'est déroulée entre 1954 et 1962. Son long-métrage, qui évoque un conflit complexe, ne tente pas d'attribuer les rôles du méchant et du gentil, ni même de distribuer des points entre les deux camps, mais s'essaye à comprendre ce qui a pu motiver certains Algériens à prendre les armes auprès de la France contre leurs compatriotes qui souhaitaient l'indépendance. Il ne s'agit pas non plus d'un film historique qui voudrait relever d'une façon exhaustive toutes les nuances des parties en présence à l'aide de témoignages ou d'images d'archives, mais bien de retrouver par la fiction le cheminement de ces hommes, les raisons de leur engagement, et comment ils ont été traités, pendant la guerre et après celle-ci.

Le cinéaste suit ici un bataillon de supplétifs, depuis leur enrôlement jusqu'à la démobilisation. Il analyse leurs convictions, décrit les événements qui ont suscité leur engagement. Ce sont souvent des exactions du F.L.N. contre leurs proches ou parfois des raisons purement financières. Il inspecte leur foi, leur courage, leurs peurs, leurs doutes et leurs désillusions. Sans évacuer les exactions qui ont eu lieu d'un côté comme de l'autre, le réalisateur s'attache avant tout à mettre en scène des personnages convaincus, souvent sincèrement, parfois par obligation, d'être du bon côté. Il s'agit d'analyser un groupe, qui, même si ses membres se sont retrouvés là pour des raisons diverses, forme un bloc qui en subira à ce titre et uniformément les errements de la politique française.

Ce que révèle le réalisateur par une mise en scène abrupte où les plans majoritairement fixes se succèdent souvent sans transition et sans apport de musique additionnelle, c'est le côté quasi inéluctable de la tragédie.

Par le biais d'un montage habile mettant en relation des scènes clef du cycle action /réaction, et grâce à des acteurs dont les visages expriment une haute intensité d'émotion, ce film permet au spectateur de comprendre comment le discours peut être parfois un barrage contre le doute qui assaille les personnages.

Il relève aussi et surtout l'instrumentalisation de ces hommes par un mensonge à grande échelle qui s'appuyait sur une propagande qui niait toute possibilité de victoire du F.L.N. alors que les pourparlers étaient déjà en cours au plus haut niveau. Négligés au final, si ce n'est rejetés, les harkis auront été dupés par le pays qu'ils avaient choisi comme mère patrie.

Laurent Schérer